



**Katell Curcio**

**MANTIS  
RELIGIOSA**

***Certaines rencontres détruisent les âmes...***

Katell Curcio

Mantis Religiosa

© Katell Curcio, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5999-2

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour toi

« Dans la vie, il est des rencontres stimulantes qui nous incitent à donner le meilleur de nous-mêmes, il est aussi des rencontres qui nous minent et qui peuvent finir par nous briser »

Le harcèlement moral : la violence perverse au quotidien (1998) de Marie-France l.

« Quand une amitié est bafouée, rien ne peut la reconstituer. Tandis que les blessures d'amour, du désir, de la sexualité peuvent se cicatriser, celles de l'amitié sont éternelles, définitives. »

Tahar Ben Jelloun, Eloge de l'amitié.

Nous étions trois. Avec nos aspirations, nos passions, nos envies. Certes, elles différaient selon chacun. Mais ce n'était pas un problème. Nous raffolions échanger nos opinions. Nous avons passé des heures à refaire le monde. Nous avons poussé de nombreux coups de gueules contre le système. Nous avons partagé tant de soirées. Impossible de comptabiliser tant il y en a eu. Nous avons ri, pleuré aussi.

Nos parents nous surnommaient « les inséparables ». Ils n'avaient pas tort. Nous n'étions jamais loin les uns des autres. Nous nous connaissions sur le bout des doigts.

Trente ans. Quand j'y pense... Je me dis que des relations comme la nôtre, il en existait peu. Un simple regard suffisait pour que nous nous comprenions. Nous n'avions plus rien à nous prouver. Non, rien. Nous étions comme des frères, liés depuis toujours.

Cependant, certaines rencontres sont capables de briser les relations saines. Elles s'apparentent à un ver dans une pomme. À une méchante gangrène qui se propage et qui diffuse son mal. C'est un poison, un véritable poison...

Aujourd'hui, cette amitié ressemble à une entaille. Cette entaille est si profonde qu'elle ne cicatrise pas. Désormais, nos liens ne se résument plus qu'à un lointain souvenir...

## 1. **La genèse d'une amitié**

J'ai rencontré Richard dans la cour de récréation lors d'une partie de billes. Notre premier échange n'a pas été des plus amicaux. Quelques copains et moi jouions nos calots. La partie se présentait compliquée pour moi. Il ne m'en restait plus que deux. Je voulais plus que tout récupérer ceux que je venais de perdre. J'avais face à moi des concurrents redoutables. Richard s'approcha de nous et nous demanda s'il pouvait participer à la partie suivante. Chose que nous avons acceptée bien entendu. Le calot de Richard frôla le mien, mais ne le toucha à aucun moment.

Cependant, ce nouvel adversaire ne partageait pas mon point de vue. Pour lui, il avait remporté la manche. Et là, je n'étais absolument pas d'accord. Ce gars que je ne connaissais pas voulait prendre mon bien alors qu'il ne l'avait pas mérité. La cloche annonça la fin de la récré, nous devions rentrer en classe. Le préau se vida peu à peu. En quelques secondes, nous nous retrouvâmes seuls, face à mon calot. Je l'ai traité de gros tricheur. C'est à ce moment-là qu'il se jeta sur moi.

C'est la main ferme de la directrice qui nous sépara. Elle nous attrapa par les oreilles et nous guida, en nous tenant ainsi, jusqu'à son bureau. Nous étions dans un état de crasse lamentable. Ayant roulé l'un sur l'autre dans la terre, vous pouvez nous imaginer. Richard saignait du nez. J'avais réussi à lui décrocher une belle droite. Sa touffe de cheveux était ébouriffée, tout comme la mienne. Mon œil était douloureux, j'avais du mal à le garder ouvert, sans doute abîmé lorsque son coude saillant avait atterri dans mon orbite. Nos oreilles, colorées d'un rouge vif, brûlaient. La directrice avait une sacrée poigne. Avec son air sévère, elle exigea une explication face à notre attitude déplacée et totalement indigne d'enfants bien élevés.

Richard lui dit que je l'avais insulté et traité de tricheur. Pour ma part, je me défendais en soutenant que c'était la vérité. Nous restions campés sur notre position de départ. La directrice leva les yeux au ciel et nous infligea une punition à rendre le lendemain. Nous devions copier cent fois la phrase « Je ne me bats pas à l'école, ni ailleurs. » La chose que je redoutais le plus était le mot qu'elle écrivit dans mon cahier de liaison. Lequel je devais, bien évidemment,

ramener signé en même temps que les lignes d'écriture. J'imaginai déjà la réaction de mon père. J'en avais la boule au ventre. Richard, quant à lui, paraissait imperturbable. Il n'avait pas l'air affecté par le mot dans le cahier. De retour en classe, le maître nous ordonna de vite nous installer à nos places respectives. J'avais du mal à me concentrer sur la leçon à cause du mot.

Mon père était aimant, mais très droit et sévère lorsqu'il s'agissait d'école. Lorsque mes sœurs et moi, nous nous disputions, juste à entendre ses pas résonner en direction de la chambre, nous nous calmions tout de suite. Il possédait une sorte d'autorité naturelle. Avec ma mère, j'avoue que j'abusais. Elle regorgeait d'amour pour ses enfants. C'est souvent qu'elle nous couvrait lorsque nous avions une mauvaise note ou un bulletin moyen. Elle choisissait le bon moment pour montrer à mon père les résultats scolaires. Nous étions couchés et elle attendait qu'il fume sa cigarette. La seule et unique de la journée. Ainsi, il se montrait plus tolérant, car il était détendu. La nuit passée, il se levait et n'oubliait pas de nous réprimander dès notre réveil. Cependant, c'était bien mieux pour nous qu'il se fâche après sa nuit de sommeil. Bref... La fin de la journée était arrivée, je ramassais mes affaires dans mon cartable quand je sentis la présence de Richard derrière moi. Je me suis retourné, craintif. Je me demandais s'il allait me sauter dessus une fois encore. Il n'en fut rien. Il me regarda, me tapa le dos d'une façon amicale et me dit juste :

— Désolé mec ! Dis-toi que nous sommes ensemble dans le même bateau.

Je lui répondis juste que j'allais passer une mauvaise soirée et que j'étais dégoûté. Il prit ma main et glissa à l'intérieur un calot. Il me sourit et me fit un au-revoir de la main. C'est à ce moment précis que j'ai su que ce gars allait devenir mon ami. Nous avions sept ans. Nous ne nous sommes pas quittés depuis. (À titre indicatif, je viens de souffler mes quarante-et-une bougies avec ma femme et mes enfants.)

Richard et moi avons des vies de famille totalement opposées. Mes parents se sont rencontrés jeunes. Je crois même que mon père est la seule et unique personne que ma mère a eu dans sa vie, je veux dire en tant que partenaire amoureux. Je suis le dernier d'une fratrie de cinq enfants. J'ai un frère, Liam, qui a douze ans de plus que moi. Entre nous deux, il y a trois filles. Marie, l'aînée de mes sœurs était studieuse et appliquée. Tous les professeurs l'ayant eu comme élève en ont gardé un excellent souvenir. Chose terrible pour celui (comme moi) qui passe quelques années plus tard dans la classe de ces mêmes profs. En effet,

ces derniers vous rappellent sans cesse que vous n'êtes pas comme Marie, et que vous feriez mieux de prendre exemple sur elle. Caro, née onze mois après Marie est celle qui a un fort caractère. Elle ne déroge pas à ses valeurs. C'est quelqu'un de parole. Très jeune, lorsqu'elle disait quelque chose, elle s'y tenait. Elle était et est restée une femme de parole. Entre mon frère et elle, j'ignore lequel des deux a reçu le plus de coups de pied aux fesses. Enfants, ils étaient infernaux. Leurs disputes pouvaient prendre des proportions de dingues. Ça, c'est ma mère qui me l'a dit. Je n'étais pas encore né à cette époque. Enfin, il y a Léa. Nous avons quatre ans d'écart. C'est une personne d'humeur égale. Je crois bien que sa vie est ainsi faite. À l'école, elle n'excellait pas, mais n'était pas médiocre pour autant. Elle se situait toujours dans la moyenne. À la différence de nos trois aînés, mes parents n'ont pas connu avec Léa la fameuse crise d'adolescence. Avec elle, tout était facile, ça glissait...

Puis, je suis arrivé. Moi, Nael. Ce fut une véritable surprise pour mes parents, car à vrai dire, je n'étais pas attendu. J'ai souvent entendu dire que je tenais dans mes doigts la pilule de ma mère quand je suis né. Anecdote qu'enfant je ne comprenais pas, bien évidemment. Jusqu'à la seconde, je figurais parmi les cinq premiers élèves de la classe. Ensuite, l'école n'était plus vraiment ma priorité. Quand j'y repense, je me dis que mes parents ont été patients à mon égard. Sûrement de part l'expérience de mes quatre aînés.

Les parents de Richard étaient bien plus jeunes que les miens. En effet, il est né alors que sa mère n'avait que seize ans. Il n'a pas connu son père. Celui-ci a filé lorsque sa mère lui a annoncé sa grossesse. Ce n'est que vers vingt ans qu'elle s'est marié avec Yves. Il a d'ailleurs souhaité adopter Richard et devenir son père à part entière. Richard eu par la suite une petite sœur née de cette union. J'enviais la liberté de Richard. Il faisait ce qu'il voulait.

À dix ans, il était déjà connu par le garde-champêtre. Son jeu favori consistait à se munir de grosses pierres. Avec, il visait l'ampoule des lampadaires. Les jours où nous n'avions pas classe, il errait dans les rues de notre village. Pour mes parents, il était inconcevable qu'un enfant de cet âge soit livré à lui-même. Pour ma part, je restais à la maison ou dans le jardin. J'étais inscrit du club de foot d'Echillais. Et le samedi après-midi, je participais aux matchs. J'adorais ça ! Ma vie était cadrée, au sein d'une grande famille unie.

C'est en CM2 que Brice entra dans nos vies. Ses parents venaient d'arriver dans notre village. C'était le « nouveau ». Tout de suite, Richard et moi sommes

allés à sa rencontre. Les premiers temps, il se montra réservé. Mais très vite, sa timidité s'envola et il devint notre copain. C'est à partir de cette période que l'on s'appela « Les inséparables ». Richard et Brice intégrèrent à leur tour l'équipe de foot. Le mercredi après-midi, nous allions à l'entraînement. Les semaines d'école, mes deux copains m'attendaient dans le jardin le matin. De cette façon, nous faisions ensemble le trajet jusqu'à notre établissement scolaire. Les jours de pluie, ma mère prenait la voiture pour nous y amener. Elle ne voulait pas que nous tombions malades en restant trempés toute la journée. Le samedi, nous nous retrouvions pour les matchs ou les tournois. Le dimanche, Brice et moi restions en famille. Quant à Richard, nous ne savions pas trop à quoi il occupait ce jour férié. Je suppose qu'il marchait dans les rues désertes du village ou qu'il restait dans sa chambre, jouer avec ses jeux vidéo.

À la maison, je m'auto-suffisais. Je savais m'occuper seul. J'avais la chance de posséder un bac à sable. Il se trouvait au fond du jardin. Dès que le temps permettait, je prenais mes soldats et une boîte de pétards. Sans oublier un briquet que je chipais en douce dans la chambre d'une de mes sœurs. Je passais des heures à construire un fort. Je plaçais minutieusement mes personnages. Lorsque tout le monde miniature était en place, j'allumais la mèche d'un pétard que je glissais dans un petit trou du fort. J'attendais avec impatience qu'il explose. Puis, je recommençais. Inlassablement. Je pouvais rester ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. C'était la voix de ma mère qui m'obligeait à rentrer. Lorsque le temps était pourri, je descendais dans le garage. Je jouais seul au ping-pong. La table se pliait en deux, je pouvais donc m'entraîner en solitaire. Parfois, une de mes sœurs m'accompagnait, mais la partie se terminait la plupart du temps par une dispute. Mes parents, quant à eux, jouaient des heures durant à des jeux de société. C'est ainsi que notre famille passait la journée dominicale. Jour de pause avant de reprendre le rythme d'une nouvelle semaine.

Dès six heures et demi le lendemain matin, c'était un branle-bas de combat à la maison. Mes sœurs occupaient à tour de rôle la salle de bain. Elles prenaient le car scolaire pour se rendre au collège et au lycée. Le temps était compté, car à sept heures dix, mon père déboulait pour faire sa douche. Il se préparait en vingt minutes. Il partait au travail tout de suite après. Liam, mon frère, n'était déjà plus à la maison. Il effectuait son service militaire. Un de ses potes venait le chercher la veille. Il dormait chez lui et intégrait la base le lendemain. Liam avait le permis de conduire, mais pas la voiture. Il bossait le samedi soir dans un restaurant. De cette façon, il mettait un peu d'argent de côté. Mes parents